Document generated on 07/19/2025 6:13 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Dolce agonia

Mathieu Boutin

Number 123, Fall 2009

Filiation & Transmission

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61664ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Boutin, M. (2009). Dolce agonia. *Moebius*, (123), 105–112.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Mathieu Boutin

Dolce agonia

J'étais passé quelques jours auparavant devant l'affiche annonçant cette lecture publique par Nancy Huston, à l'occasion de la parution de son roman *Lignes de faille*. Je me rendais acheter un pyjama à Annie qui, refusant depuis quelques mois de dormir nue avec moi, méritait néanmoins d'être récompensée pour sa persévérance.

J'ai toujours aimé Nancy Huston. En fait, c'est faux, je n'aimais pas trop ce qu'elle écrivait jusqu'à ce que j'aperçoive un jour à la télévision son remarquable visage. Séduit, c'est à compter de ce jour que j'avais décidé qu'il s'agissait d'une écrivaine importante.

Je n'avais pourtant qu'une vague intention de me rendre à cette lecture jusqu'à ce que Annie, à l'occasion d'une de nos éternelles discussions, me pria encore de lui accorder du temps et de l'espace, pour se retrouver ou se reposer, je ne sais plus, peut-être les deux. Magnanime, j'avais accepté de lui laisser tout l'espace et tout le temps dont elle avait besoin, commençant moi-même de toute façon à parvenir au bout de ce petit rouleau d'absurdités.

La veille de la lecture publique, j'avais donc eu tout le temps, l'espace et le loisir de me perdre dans l'écriture et, parce que je peine à écrire sans eux, dans l'alcool et le tabac. C'est ainsi que vers deux heures du matin, je m'étais couché un peu saoul et l'esprit enfumé, songeant à madame Huston à qui j'apporterais demain le manuscrit de mon roman afin qu'elle me découvre et tombe amoureuse de moi. En toute honnêteté, une simple escapade sexuelle pouvait tout autant faire l'affaire.

Le lendemain matin, après une courte nuit de sommeil et une longue douche, je me crus suffisamment dégrisé

pour soupeser le plan de la veille. J'évaluai du regard le contenu de mes deux bibliothèques BILLY où se retrouvait l'essentiel de ma culture littéraire, ainsi que ma petite collection de voitures à coller, et conclus avec lucidité qu'il n'était pas indiqué que j'apporte mon manuscrit à madame Huston ; d'une part parce qu'il n'était pas terminé et d'autre part, de peur qu'elle appelle quelque garde de sécurité pour me jeter dehors. Si légèrement équipé pour affronter le mystérieux monde de la littérature et n'en connaissant pas l'étiquette, je préférais rester prudent.

Je songeai un instant apporter ma copie de *L'instrument des ténèbres* pour la lui faire dédicacer, et je pris même quelques minutes pour en écarter les pages du dernier tiers qui, de toute évidence, n'avaient jamais été ouvertes, jusqu'à ce qu'une bien meilleure idée – on pourrait même la qualifier de géniale – jaillisse à mon esprit. Parce que je suis un peu musicien, j'avais parmi mes partitions musicales une copie des *Sonates pour violon* de Biber, dont Nancy Huston parlait justement dans un de ses romans, si je pouvais seulement me rappeler lequel. Je m'imaginais déjà m'approcher de la table où tous les autres imbéciles venaient lui faire signer la copie du livre qu'ils venaient d'acheter. Je lui montrerais les Sonates. Elle me dirait : « Vous êtes violoniste ? » Je lui répondrais : « Oui, mais non pratiquant » Nous ririons ensemble puis, ne voulant pas abuser, m'éloignerais nonchalamment de la table. Un peu plus loin, j'ouvrirais la partition pour constater qu'elle y avait inscrit son numéro de téléphone ou son adresse e-mail ou la latitude et la longitude de quelque clandestin rendez-vous. Comme plan B, j'avais aussi avec moi une transcription pour trio à cordes des *Variations Goldberg*, une subtile référence à un autre ouvrage de l'écrivaine que je n'avais pas lu. Ça ne pouvait faillir.

Plutôt que de travailler, je passai toute la journée à tenter de trouver quelqu'un, nécessairement une femme, qui aurait lu l'œuvre de madame Huston et qui pourrait m'indiquer dans lequel de ses romans elle faisait référence aux fameuses Sonates de Biber. En vain. Je fis aussi des recherches sur internet qui n'eurent pas plus de succès. J'avais bien les Goldberg en réserve, mais celles-là n'avaient pas l'aura ésotérique de Biber, qu'à peu près personne ne

connaît, et qui me garantissait l'effet escompté. S'il fallait cependant que Nancy me piège avec une question à laquelle je ne pouvais répondre, faute d'avoir lu ses livres, qu'adviendrait-il de nous ?

Un peu inquiet, j'arrivai donc une bonne demi-heure à l'avance, prenant une bouchée au casse-croûte de l'endroit et m'imprégnant de ce qui allait devenir le lieu de notre première rencontre.

Des employés de la librairie arrivèrent bientôt avec des boîtes remplies d'exemplaires de *Lignes de faille* qu'ils déposèrent un peu partout sur et autour de la table où Nancy et moi allions enfin faire connaissance. D'autres s'affairaient à disposer des chaises pliantes, improvisant ainsi un petit auditorium du meilleur effet.

Des gens commençaient aussi à arriver, seuls ou en petits groupes. Des femmes, surtout, ce qui ne causait aucune surprise. Un grand garçon à l'air efféminé, mince, avec un grand nez, prit tout de suite place au premier rang, entouré de ce qui semblait être un groupe de lecture ou une petite classe de *creative writing*. Ça se voyait à leur empressement et à l'éventail des âges et des têtes réunies. Je préférais pour ma part m'asseoir au dernier rang, comme à l'école, pour mieux voir tout le monde et, évidemment, pour laisser à madame Huston le loisir de ne me découvrir qu'au bout d'un moment.

À ma gauche, une fort jolie jeune femme aux traits et à la blondeur scandinaves vint s'asseoir. De mon fauteuil qui faisait dos au grand escalier, je vis enfin arriver l'auteure, accompagnée d'une dame qui devait représenter la maison d'édition, à en juger par la familiarité apparente de leurs relations. Un très vieux monsieur, tout tremblant et frêle, vint aussi l'accueillir et l'entretenir durant un moment de ses propos inaudibles, d'après ce que je pouvais lire de la scène. Nancy Huston, elle, était magnifique. Vêtue sobrement dans des tons de terre qui se mariaient très bien avec le cuivre de sa chevelure, la blancheur de sa peau et le vermeil de sa bouche. Dans son regard bleu et mélancolique, on devinait toute son œuvre, douloureuse et romantique, que je me promettais maintenant de lire entièrement dès que j'en aurais l'occasion. Elle demeura encore un instant au sommet de l'escalier, attendant que ça

commence pour vrai, en proie à quelques autres personnes qui semblaient être venues pour lui raconter leur vie.

Des chaises vides devant moi menaçaient de me bloquer la vue si on venait s'y installer. J'entrepris donc d'en déplacer quelques-unes vers la gauche et, ce faisant, mon regard croisa celui de ma voisine qui me sourit gentiment. Je lui demandai si elle avait tout lu Nancy Huston. Elle me répondit dans un français un peu approximatif que non, que c'était surtout l'auteure, comme personnage, qui l'intéressait, étant donné son parcours particulier auquel elle s'identifiait un peu. Elle n'avait encore jamais assisté à ce genre d'événement. Je lui avouai que moi non plus, mais que j'avais tout de même cru opportun de porter un chandail à col roulé pour l'occasion et lui demandai, le plus sérieusement du monde, ce qu'elle pensait de ce choix. Le second sourire que je tirai de cet échange me laissait maintenant croire que le premier n'était peut-être pas dû à la seule politesse de mon interlocutrice. Profitant de l'occasion, je lui révélai que j'avais un plan, et lui montrai les partitions dont j'étais armé. Elle me demanda si j'étais violoniste, et j'eus soudain l'étrange impression de participer à une répétition générale. Je ne voulais pas gaspiller la vraie réplique que je gardais pour Nancy et préférai lui répondre que non, mais que j'appréciais cet instrument. Le français n'étant pas sa langue de prédilection, et pour accélérer le processus, je lui parlais en anglais du mieux que je pouvais. J'appris ainsi qu'elle était peintre, originaire de Vancouver, vivant maintenant en France, d'où ce lien avec l'écrivaine qu'elle avait évoqué plus tôt. Elle avait son carnet de croquis avec elle, qu'elle espérait, comme moi, faire signer. Elle était de passage à Montréal pour quelques semaines, et préparait une exposition. On y verrait des autoportraits où elle s'était peinte vêtue de robes qu'elle avait achetées sur des coups de tête mais qu'elle ne portait jamais. Sous le charme, je voulus lui exprimer mon envie de voir cette exposition, mais les pinceaux de mon anglais se mélangèrent et je lui dis plutôt que j'aimerais bien la voir sans ses robes. M'apercevant de ma méprise, je rougis beaucoup. Troisième sourire.

Mais alors que mon imagination réservait déjà une chambre dans un hôtel du quartier, une voix féminine au micro nous annonça que ça allait commencer.

La présentatrice, une employée de la librairie, crut opportun de nous mettre l'eau à la bouche en nous entretenant de longues minutes sur ses auteurs préférés, liste à la tête de laquelle nous fûmes tous réconfortés d'apprendre que figurait l'invitée du jour, ayant craint un instant qu'elle n'arrive que sixième ou septième derrière Marie Laberge ou Jackie Collins, ce qui aurait été gênant.

Madame Huston prit enfin la parole. Pleine d'humour et de délicatesse, elle nous parla un peu de son parcours et de celui de ce roman. Mais, malgré moi, il semblait que je ne l'écoutais plus que d'une oreille distraite.

Elle nous lut quelques passages de son ouvrage, qu'elle rendait très vivants grâce à ses évidents talents de comédienne, et elle était aussi magnifique que je l'avais espérée, mais la distance que j'avais choisi de créer entre nous ne faisait qu'intensifier la présence de ma voisine immédiate, à qui je ne pouvais m'empêcher de jeter un coup d'œil de temps en temps.

Puis il y eut la période de questions. Le mince garçon au grand nez assis au premier rang nous étala toute sa connaissance de l'auteure dans un interminable monologue où les innombrables virgules et parenthèses laissèrent une vingtaine de fois espérer un point qui ne venait jamais. Sa voix nasillarde et sa diction précieuse n'arrangeaient rien et, bien que ma relation avec Nancy n'était déjà plus ce qu'elle avait été, je partageais avec elle ce que j'imaginais être sa douleur. Trop bien élevé ou peureux pour intervenir avec un « Mais tais-toi ! » ou le « Tu emmerdes tout le monde ! » qu'il méritait, je me contentai de me prendre le visage et le front à pleines mains pour exprimer mon impatience. Madame Huston me verrait peut-être et serait alors rassurée sur la qualité de son auditoire. Ma voisine saurait aussi observer, je n'en doutais pas, que je ne faisais pas partie des amis de cet énergumène.

Malheureusement, les autres questions qui vinrent ensuite nous firent presque regretter le discours du grand dadais. Ils étaient tous venus ce soir pour se confesser auprès de cette prêtresse de la littérature, dont la simplicité

du propos et des manières n'appelait pourtant pas autant d'effusion. Aucune véritable question. Uniquement le désir de se faire valoir.

Soudainement *self-conscious*, je m'empressai de déposer par terre, très discrètement, le cartable contenant mes partitions que j'avais jusqu'alors gardé sur mes genoux.

Quand on invita enfin les gens à se mettre en ligne pour la séance de dédicace, je me tournai vers ma voisine. Nous nous présentâmes enfin. Elle s'appelait Maude.

Une beauté. On lui aurait facilement donné vingt-cinq ou vingt-six ans. Ses mains trahissaient cependant quelques années de plus, sinon les outils du peintre, d'un mécanicien ou d'une contrebassiste. Blonde comme de la margarine, des yeux bleus en amande, sans aucun artifice, Maude avait cette fraîcheur et cette nonchalance naturelles qu'on utilise beaucoup dans les annonces de Gap.

Je lui demandai si elle désirait toujours faire signer son carnet. Elle me demanda la même chose pour mes partitions. Sans nous consulter, nous avions tous les deux changé d'idée. Nous étions donc complices, unis à la fois par la honte et par l'orgueil.

Dans mon ventre se manifestaient déjà les gargouillements caractéristiques de l'amour qui veut naître.

Contre toute attente, elle me demanda si je voulais un jour aller prendre un café pour continuer notre conversation. Je lui dis dans l'ordre :

— Jeudi ? Demain ? Maintenant ?

— *Now is fine*, me répondit-elle.

Maude se leva et me pria de l'excuser un instant pour aller saluer des amis qu'elle avait aperçus.

Au bout de la salle, il y avait encore quelques personnes à la table de Nancy Huston. Je pouvais voir que c'était bientôt le tour du grand dadais de tout à l'heure.

Comment avais-je pu être si bête ? Espérer qu'une écrivaine dont l'œuvre m'échappait, jolie sans doute, célèbre certainement, me remarque dans la foule, alors que là, tout près de moi, le destin m'attendait. Et dire que j'avais failli ne pas la remarquer. Ah ! comme l'orgueil et l'ambition peuvent rendre aveugle, m'auto-grondai-je gentiment.

Les minutes passaient. Je voyais que ma blonde complice était toujours en conversation avec ses amis. Avec un, en particulier, dont elle semblait tenir le bras. « Ces artistes… », me dis-je encore, en regardant ma montre.

Du côté de chez Nancy Huston, on s'apprêtait à tirer le rideau. Elle était debout. Il ne restait que deux ou trois personnes autour d'elle. On s'affairait à remballer le matériel, on pliait des chaises.

De loin, je regardais l'écrivaine. « C'est vrai qu'elle est belle, quand même… »

Une tape sur l'épaule me fit sortir de ma rêverie :

— On y va ?

C'était Maude, ma complice.

Ma complice au bras de l'ami dont elle tenait justement le bras tout à l'heure, un charmant et costaud jeune homme qu'elle s'empressa de me présenter, tout sourire : « *This is my husband David* ». Les mots ne me venaient pas. Bouche bée, dans les deux langues. Adieu, veau, vache…

Je fus sauvé de mon embarras par Nancy Huston qui passait là, devant moi, au même moment. Elle n'était pas seule. Le grand dadais à la voix nasillarde l'accompagnait. Ils parlaient. Ils riaient. « Vous connaissez Biber ? lui demandait Nancy. C'est formidable ! Alors vous êtes violoniste ? »

… cochon, couvée.